François-Xavier Gbré : "Ce qui m’intéresse, c'est la combinaison d’images et de signes capables de refléter la complexité du sujet"

Né à Lille, France, en 1978, le photographe François-Xavier Gbré s'intéresse particulièrement à l'architecture et aux traces que l'histoire y dépose au fil du temps.
Après un passage en Italie où il travaille dans l'univers de la mode, il s'installe à Bamako et commence à travailler sur la piscine olympique Modibo Keita, premier président du Mali indépendant, construite en 1962. Ce sera alors le premier fil d'un travail en cours sur la ville de Bamako, son bâti, ses mutations urbaines, pour en interroger passé et tensions présentes.
Au cours de cet entretien, François-Xavier Gbré explique en particulier le travail qu'il a effectué dans le quartier de Sotuba et la nouvelle avenue des Armées.

Q: François-Xavier, comment êtes-vous venu à la photographie ? Et qu'est-ce qui vous passionne dans ce médium ?

R: En 1999, je suivais des études universitaires scientifiques mais je m’intéressais beaucoup aux arts graphiques. Un ami m’a emmené dans un atelier communal dédié à la photographie. J’y ai développé ma première image, la magie !, et j'y ai attrapé le "virus".
Au départ, la photographie est un remède à la curiosité car elle ouvre à tous les domaines. Puis elle induit un mode de vie libre, indépendant, passionné. Avec le temps, la caméra devient une arme pour éveiller les consciences. J’aime l’immédiateté du médium au service de récits qui peuvent s’écrire sur des années. La photographie est aussi une belle excuse pour voyager et rencontrer des gens.

Q: A la suite de la crise politique que vit le Mali, vous venez de vous installer en Côte d'Ivoire mais vous aviez, au départ, quitté Paris et fait le choix d'habiter et de travailler dans la capitale malienne. Dans l'un de nos échanges, vous indiquiez que "le Mali reste un de mes terrains de jeu favori". Pourquoi ? Qu'est-ce que vous y avez trouvé ?

R: Bamako est une ville en mutation profonde. Jusqu’au début des années 2000, elle était figée dans un modèle hérité de l’époque coloniale agrémenté de quelques belles réalisations dans le centre ville ou aux abords du fleuve Niger. Pour mon travail photographique, je m’intéresse à des lieux chargés historiquement, abandonnés, dans l’attente d’une transformation. Je cherche un entre-deux, un lien entre passé et futur. C’est ainsi qu’en 2009 je découvre la piscine olympique du stade Modibo Keita qui est alors en pleine rénovation, plus de quarante ans après sa construction.

Aujourd’hui, des quartiers entiers se créent ou se transforment et c’est pourquoi cette ville me passionne. On y trouve de grands espaces, d’innombrables chantiers. Bamako se développe vite
pour faire face à la croissance démographique et se doter des infrastructures nécessaires pour répondre aux perspectives économiques. Des quartiers comme ACI 2000 connaissent un plan d’urbanisation strict, qui donne naissance à des zones très spacieuses et organisées. On y circule facilement mais le quartier ne semble pas très vivant pour le moment. Le modèle d’habitat collectif en hauteur calqué sur celui de l'Occident répond-il aux habitudes des Maliens ? L’homme construit son environnement et peu à peu c’est l’environnement qui finit par le façonner... Seul le temps nous dira si ce projet est une réussite.
Les anciens quartiers sont saturés, très actifs, pleins de vie. Comment lier ces deux « mondes », existe-t-il une vision d'ensemble pour la ville ?
Sur le plan individuel, les plus riches ont la folie des grandeurs. Des « quartiers gris » sortent de terre, de nombreux chantiers privés sont souvent laissés à l’abandon en attendant une rallonge budgétaire. Les villas bourgeoises côtoient les habitations de fortunes et les

décharges sauvages.
Ce qui est paradoxal, c'est que des millions sont investis dans la pierre mais une grande partie de la ville reste insalubre. Il est important que les politiques prennent leurs responsabilités et commencent à sensibiliser la population sur ce sujet.

Q: Pouvez-vous nous raconter votre Bamako, au-delà de la légende médiatique de la ville de Seydou Keita et Malick Sidibé ?

R: Bamako est pleine de contrastes et de contradictions. C'est un immense village. La tradition tient une place très importante et la jeunesse est résolument tournée vers la modernité. Plastiquement, Bamako est, pour moi, une installation à ciel ouvert. J'aime sa lumière, son fleuve, ses collines, ses nouveaux grands axes bitumés qui se transforment brusquement en petits chemins cabossés...
Les photographes Seydou Keita et Malick Sidibé ont photographié la société. J'utilise l'architecture comme langage pour témoigner des changements sociaux.

Q: Comment avez-vous commencé à vous intéresser au nouveau quartier de Sotuba et à l'avenue des Armées que vous avez photographiée amplement ?

R: J'ai commencé à photographier le quartier de Sotuba en novembre 2009. La chaussée submersible était praticable et les passants s'arrêtaient pour regarder les premières étapes de la construction du troisième pont de la ville. De retour à Bamako en octobre 2011, je me suis empressé d'aller voir l'édifice achevé et fraîchement inauguré. La réalisation d'un pont transforme inévitablement les quartiers alentour : c'est cette mutation qui m'intéressait.
Dans le prolongement du pont, j'ai alors découvert le chantier de l'avenue des Armées qui est, pour moi, un concentré d'aberrations architecturales. Au-delà de l'esthétique particulière des monuments, je doute de leur qualité de réalisation. Les différentes parties en ciment des statues sont moulées, puis associées, et le tout est recouvert d'une patine couleur bronze. Le carrelage se substitue au marbre. Je crains que ces créations "low cost" aient une durée de vie limitée. Mais comme le budget alloué pour le chantier est amputé dès le départ par son commanditaire (l'État), on fait avec les moyens du bord : les restes.

Dans un contexte où l'actualité se focalise sur certains faits - l'avancée des islamistes, le contrôle des villes, le nombre de morts -, j'ai préféré une approche plus sensible, établissant un parallèle entre la situation au nord et cette avenue dédié à l'armée.

Pour les Bamakois, Sotuba est aussi une zone très mystique. On entend même dire que les problèmes actuels du Mali sont une conséquence de ce nouveau pont car une zone de culte ancestrale a été violée.

Q: Dans ce travail, plusieurs thématiques, qui sont liées, émergent et s'entrecroisent : la nature multiple des échanges, toujours plus importants, entre le continent africain et l'Asie, la transformation du paysage sous son double aspect privé et institutionnel avec l'adoption de certaines esthétiques, l'inscription grandiloquente d'une narration qui se réfère à des mythes nationaux, dans l'espace citadin... Dans cette profusion de narrations, comment avez-vous voulu écrire la vôtre ? Et quels enjeux et problématiques se posaient à vous dans ce travail ?

R: La complexité de la photographie de paysage social est d'amener le lecteur à repenser l'histoire.

Le pont de l'amitié sino-malienne, inauguré le 22 septembre 2011, jour du 51ème anniversaire de l'indépendance du Mali (22 septembre 1960), symbolise un trait d'union entre l'Asie et l'Afrique. On imagine bien qu'un édifice de 1616 mètres de long et d'un coût de

trente milliards de francs CFA est un cadeau conséquent. L'Etat malien offrira en retour des chantiers de grande envergure et exploitation minière. C'est un point de départ intéressant dans la critique de la gouvernance.

Était-ce une priorité d'ériger des monuments à la gloire de l'armée alors que l'intégrité territoriale du pays est fortement menacée en cette période ? Le gouvernement dissimule une situation désastreuse dans le nord du pays, le peuple subit, impuissant. L'hommage rendu par les officiels le 20 janvier 2012, jour de la fête des armées, devient alors un acte irrespectueux et hypocrite. Quelques jours plus tard, on apprendra le massacre à Aguelhok de plus de cent soldats de l'armée gouvernementale par les forces rebelles.

Par ailleurs, je pense que le continent compte suffisamment de talents maîtrisant les codes culturels et capables de réaliser des monuments de qualité. Mais comme en Afrique on préfère encore aujourd'hui ce qui vient de l'extérieur, la représentation souffre d'un manque de justesse dans l'expression de certaines valeurs. Le style des œuvres réalistes-socialistes "nord-coréennes" n'est peut-être pas le plus adapté au Mali.

Q: Vous dites que « Le style des œuvres réalistes-socialistes "nord-coréennes" n'est peut-être pas le plus adapté au Mali », mais le réalisme-socialisme a eu cours sous la première présidence malienne de Modibo Keïta. On pourrait donc penser que cette esthétique fait aussi partie de l'histoire du pays. En disant cela, il ne s'agit pas, bien sûr, d'annuler la distance entre ce qui fut dans les années 1960 et 2013. Qu'en pensez-vous ?

R: Bien sûr, le Mali a connu et vécu le socialisme sous Modibo Keita, entretenant des liens étroits avec l'ex Union Soviétique suite aux indépendances. Mais pourquoi ne pas plutôt privilégier les méthodes de l'architecture soudanaise ancrée dans le pays depuis des siècles ? Une rupture avec les influences extérieures passées est nécessaire afin que les Maliens se recentrent sur leur propre culture en terme de représentation.

Photographiquement, il était pour moi essentiel de replacer les statues dans leur environnement en intégrant des éléments qui ont une force narrative. Par exemple, ces statues en construction sont recouvertes chaque soir d'une bâche en plastique. L'image de ce voile me renvoie à la zone occupée et contrôlée par les djihadistes qui imposent la charia. La liberté des femmes y est menacée parce qu'on les contraint, entre autres, à un mode vestimentaire qui jusqu'à présent n'était pas répandu au Mali. On peut aussi voir dans ces statues emballées, l'absence de l'armée, un aveuglement.

Certaines images invitent à la déduction, à l'imagination. Les détails des statues inachevées renvoient à une armée complètement déstructurée. Ce qui m'intéresse, c'est la combinaison d'images et de signes capables de refléter la complexité du sujet.

Q: Quel a été le temps de ces images ?

R: La majorité des photographies ont été prises avant le coup d'Etat du 22 mars 2012. On sentait bien que quelque chose se préparait et cela s'est effectivement confirmé. Plus tard, des habitations ont été éventrées de part et d'autre de l'axe principal de l'avenue des Armées afin de pouvoir élargir la route. Quelques images réalisées en 2013 viennent s'intégrer à la série pour leur esthétique de théâtre de guerre : entre construction et destruction, le paysage a des airs de champs de bataille quand celle-ci n'a pas commencée. On ressent une certaine tension alors que les conflits ne touchent pas directement la capitale. Souvent les chantiers s'éternisent faute de financement et l'on ne sait plus très bien si l'ouvrage est en construction ou s'il a subi des dommages. Il y a comme un flottement, de la confusion.

Q: Rond-points, statues, ensembles sculpturaux, bâti... Vous y avez porté votre regard à partir de 2011 et vous en proposez une interprétation dans votre série. Mais, d'après vous, qu'en est-il de celui des habitants de ces quartiers ? Son espace semble très élargi et pas très vivant...

R: Après l'inauguration, les habitants du quartier ont pris d'assaut le carré des Armées. Le jardin est joli, c'est agréable de vivre et de pouvoir se balader dans un quartier fortement goudronné : on y respire moins de poussière. Malgré des écarts sociaux importants, l'endroit devient "un parc d'attraction" où tout le monde se rencontre. Les passants portent de moins en moins attention aux statues et ce à quoi elles renvoient.
C'est vrai que peu de personnages figurent sur mes images, cela pour laisser plus de place à l'imaginaire. Cependant, il y a de la vie dans ce quartier contrairement à ceux évoqués précédemment qui sont construits de toutes pièces. Sotuba était déjà un lieu de passage, c'est un quartier transformé avec, aujourd'hui, un visage plus résidentiel. Il est certes plus calme actuellement car la période est particulière et chacun reste facilement chez soi.

Q: Quel matériel avez-vous utilisé pour ce travail ?

R: Le matériel est juste un outil, numérique ou argentique, peu importe. En Afrique le digital apporte beaucoup de facilité surtout quand on travaille en couleur.

Q: Quels sont vos projets à venir ?

R: Le projet *Tracks* est toujours en cours et la liste de lieux « symboles », chargés d'histoire, s'allonge. J'ai dernièrement photographié l'Imprimerie nationale de Porto Novo (Bénin) et le Palais du Gouverneur à Lomé (Togo), deux édifices construits par les Allemands. La mutation du paysage et notamment de l'espace urbain reste une de mes préoccupations. Peu à peu, des liens étroits se tissent entre les différentes capitales d'Afrique de l'ouest que je photographie. Je vais maintenant prendre le temps de travailler en Cote d'Ivoire.